

Les nouvelles de Louise Cotnoir : une esthétique de la déambulation

Christiane Lahaie

Numéro 138, été 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62358ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lahaie, C. (2010). Les nouvelles de Louise Cotnoir : une esthétique de la déambulation. *Lettres québécoises*, (138), 10–10.

LES NOUVELLES DE LOUISE COTNOIR : une esthétique de la déambulation

Louise Cotnoir manie les mots avec une rare efficacité. Sa poésie libre de toute entrave, parfois dure, voire cruelle, trahit le regard impitoyable qu'elle pose sur les êtres et les choses. Mais ce regard n'est pas pour autant dépourvu de générosité et de tendresse, de sorte que les personnages de son univers novellier s'avèrent éminemment humains tant ils savent se montrer forts ou se révéler faibles. Ces hommes et ces femmes semblent tous prisonniers d'une quête — identité, amour, reconnaissance, paix — qui aboutit rarement. Telle une carte postale au style elliptique qui laisse deviner plus qu'elle ne dit, la nouvelle chez Louise Cotnoir a tout de la déambulation réflexive, comme en témoigne sa *Trilogie des villes*.

Occuper l'espace et prendre la mesure du temps, tout en espérant n'être jamais dépossédé de l'un ou de l'autre, constitue le dilemme des protagonistes de Cotnoir, lesquels restent écartelés entre les lieux familiers ou étrangers qu'ils arpentent et ceux, fuyants et souvent idéalisés, de leurs souvenirs. Il en va ainsi de *La déconvenue*¹, premier recueil de nouvelles de Cotnoir, où des femmes évoluent dans des lieux parisiens : terrasses, cafés, gares. Toujours, une étrangère solitaire observe ses semblables et tente de décrypter leurs secrets, quitte à leur inventer un passé, un présent, un avenir. Toujours, un espace-temps autre hante les êtres qu'elle scrute. La banalité du quotidien côtoie la beauté fulgurante du mythe, et les douleurs d'antan ne manquent pas de refaire surface.

Dans « Les cahiers maudits », par exemple, une femme attablée dans un hôtel parisien écrit. Insatisfaite, elle arrache à mesure les pages qu'elle écrit, puis les déchire après les avoir lues une dernière fois. Et elle recommence. La narratrice, en train de l'épier, croit voir en elle une juive rescapée des camps de la mort qui tenterait d'exorciser ses démons au moyen des mots. Toutefois, « Dans le corridor » représente encore mieux le travail novellier de Cotnoir : une femme en proie à de sombres pensées sort d'une chambre pour aller se poster à la fenêtre, au bout d'un corridor. Son regard croise celui d'un peintre, installé dans l'immeuble d'en face. Pendant un moment, tous deux semblent s'inspirer mutuellement : la femme écrit, l'homme fait un croquis. Bientôt, la femme s'en va, laissant le peintre à ses pinceaux et à sa solitude. Tels des fantômes qui marchent à côté de leur vie, les personnages de *La déconvenue* progressent, à la recherche d'eux-mêmes, en espérant que l'art, l'écriture, les sauvent.

Alors que le premier recueil de la *Trilogie des villes* donne préséance au regard féminin, le deuxième, *Carnet américain*², épouse le point de vue de protagonistes masculins. Situé cette fois à New York, haut lieu du melting-pot américain, il aborde lui aussi « la douleur humaine, [le] déracinement, [...] l'errance, [...]

Toujours, une étrangère solitaire observe ses semblables et tente de décrypter leurs secrets [...]

la perte³ ». Des hommes d'origines diverses essaient tant bien que mal de vivre au jour le jour, tout en tenant à distance le souvenir de la terre natale. Autour d'eux, la mégalopole étale ses nombreux quartiers, les zones franches comme les secteurs à éviter.

Dans « Le croyant », on s'aventure sur le terrain de chasse d'un vétéran du Vietnam pris de folie meurtrière et qui, tel un justicier des temps modernes, entend nettoyer la ville de tout ce qui l'encombre, à commencer par ses sans-abri. « Archives » met également en scène un personnage troublé, un photographe japonais qui se suicide en s'immolant, recouvert de ses œuvres telles des bandellettes mortuaires. Quant à la nouvelle éponyme, elle relate la promenade d'un Américain qui comprend peu à peu à quel point il est demeuré étranger à sa propre ville.

Si les personnages de *La déconvenue* occupent le territoire de manière statique, ceux de *Carnet américain* privilégient l'errance, physique ou psychologique. Cela va de pair avec le statut particulier des protagonistes, tous aux prises avec l'exil vécu par eux ou leur famille, et supportant le poids du passé. Bref, en narrant la quête incessante de ces êtres mal incarnés, Cotnoir « parvient à fixer la fugacité des souvenirs de ses personnages vivant sous la chape de plomb de l'histoire, des origines et de la mémoire culturelle⁴ ».

Troisième volet de la trilogie novellière de Cotnoir, *Le cahier des villes* boucle la boucle en quelque sorte, car il entremêle les points de vue d'hommes et de femmes qui visitent, eux aussi, des cités familières ou étrangères. À l'image du protagoniste du texte d'ouverture, ils le font dans le but de s'inscrire à même la trame du monde. Encore une fois, l'espace ne saurait se dissocier du temps car, chaque mois, une ville se voit prise d'assaut par divers personnages. En août, un père et sa fille adoptive se promènent dans Amsterdam ; en novembre, une touriste suit la trace de sa grand-mère en marchant dans Berlin. Le recueil se déroule de juin à mai ; Copenhague, Dachau, Limoges, Londres, Paris, Venise, Vienne et Tolède, notamment, deviennent des lieux de passage où des individus perdent ou retrouvent des bribes de leur vérité. Enfin, la nouvelle clausule réunit l'Amérique et l'Europe, alors que Charles et Emma, chacun sur son continent, cherchent à conférer à leur cité un peu de chaleur humaine.

La Trilogie des villes est maintenant complète, avec ses paysages urbains truffés d'intrigues à la fois minimalistes et denses, avec son cortège d'âmes esseulées et de destins tordus. On pourrait n'y déceler que pessimisme et désolation. Il n'en est rien pourtant car, au terme de ce périple, il faut reconnaître que les nouvelles de Louise Cotnoir composent, comme autant de cartes postales rédigées d'une main fébrile, une séduisante invitation au voyage : un voyage intérieur, aux confins de la conscience « imaginante », de la mémoire affabulatrice... et des mots pour les dire toutes deux. ■

1. Québec, *L'instant même*, 1993.

2. Québec, *L'instant même*, 2003.

3. Lord, Michel, « Des nouvelles qui brillent d'un sombre éclat », *Lettres québécoises*, n° 112, hiver 2003, p. 32.

4. Saget, Florence, « *Carnet américain*. Méandres de la métropole », *Voir*, vol. 17, n° 34, 28 août 2003, p. 22.

